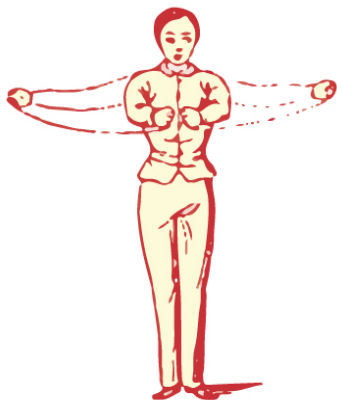


## Myriam Chérel interviewe Philippe De Georges



Philippe De Georges, psychanalyste à Nice, membre de l'ECF et de l'AMP, a bien voulu se prêter au jeu de l'interview pour « Lacan sens dessus dessous », et a choisi pour l'occasion la phrase de Lacan : « Je parle sans le moindre espoir – de me faire entendre notamment <sup>1</sup> » tirée de *l'incipit* de la « Lettre de dissolution » de l'EFP.

**Philippe De Georges** — Cette phrase me parle à deux titres au moins. Le premier est du côté de sa logique même : la Lettre de dissolution fait pendant à l'Acte de fondation de l'École. Ce sont les deux moments extrêmes de la vie de l'EFP : un moment Lacan fonde, l'autre il dissout. Dans les deux cas, c'est la même structure du discours : Lacan parle du lieu du maître. C'est en tant que maître qu'il fonde, et c'est pourquoi il dit *seul dans ma relation à la cause psychanalytique* <sup>2</sup> – et pas du tout « nous formons un groupe où il y a une communauté analytique autour de moi ». Le deuxième titre, c'est la question éthique qu'elle pose, celle d'une éthique sans espoir.

**M. C.** — Pourquoi est-ce du côté du discours du maître et non pas du côté du discours analytique, où effectivement on est toujours seul dans son rapport à l'inconscient ?

**Ph. D. G.** — Parce que justement Lacan n'est pas en position d'objet *a*. L'agent, là, c'est le maître, c'est un signifiant-maître qui parle et qui s'annonce seul. Il me semble que la logique de l'Acte de fondation est ce que l'on voit très finement décrit par Machiavel dans son *Discours sur la première Décade de Tite-Live* <sup>3</sup> : l'idée est que toute fondation, tout discours fondateur d'une cité ou d'une communauté ne peut être que l'acte d'un seul. Celui-ci s'avance en tant que maître, et c'est ce qui fait fondation. Machiavel démontre comment il faut que Romulus tue Remus pour que l'acte de fondation de Rome puisse avoir lieu. Dès lors, quelqu'un qui s'avance dans une telle position ne peut être que dans une extrême solitude.

**M. C.** — Lacan ajoute « dans ma relation à la cause psychanalytique <sup>4</sup> ».

**Ph. D. G.** — La cause analytique est ce qui l'anime. Il parle en tant que maître, et cette position qui consiste à se placer au lieu d'une exception est celle d'un sujet. Il dit quelque chose de son propre désir, puisque justement il ne s'avance pas comme le représentant d'une communauté mais comme quelqu'un qui est seul. C'est le sujet Lacan, sujet divisé, qui perce dans ce texte sous le maître. De même, dans la « Lettre de dissolution », il avance seul à nouveau. Puisqu'il a créé seul, il est seul à pouvoir dissoudre. Ce n'est pas la loi, ni les règles administratives, ni les instances des organisations des associations loi 1901, contrairement à ce que certains collègues auraient voulu. C'est lui qui le dit, et il le dit avec quelque chose qui met en valeur sa solitude de sujet.

**M. C.** — C'est un acte.

<sup>1</sup> Lacan J., « Lettre de dissolution » (5 janvier 1980), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 317.

<sup>2</sup> Cf. Lacan J., « Acte de fondation », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 229.

<sup>3</sup> Cf. Machiavel N., *Discours sur la première Décade de Tite-Live* (1531), Paris, Gallimard, 2004.

<sup>4</sup> Lacan J., « Acte de fondation », *op. cit.*, p. 229.

**Ph. D. G.** — C'est un acte, et ce qu'il ajoute tout de suite et qui me paraît paradoxal, c'est qu'il est « sans espoir ». *A priori*, lorsque l'on prend une initiative d'importance dans un champ quel qu'il soit, on est animé par un espoir : celui d'une victoire, d'agrèger un groupe ou de se faire comprendre. Or, Lacan prend le contrepied de cette position, va à l'encontre du discours courant et dit : « sans espoir – de me faire entendre ». C'est ce qui me touche particulièrement, parce que c'est une affirmation d'une position personnelle qui est à l'encontre des lieux communs de la société en général.

**M. C.** — C'est un positionnement éthique.

**Ph. D. G.** — Exactement, parce que la dissolution ne me semble pas sans rapport avec les propos que Lacan tient dans « Télévision ». Au moment où Jacques-Alain Miller lui propose de commenter les quatre questions de Kant, à « que puis-je espérer ? », il répond en précisant que c'est à lui, Jacques-Alain Miller qui lui demande quel est l'espoir possible, qu'il répond : « j'ai vu plusieurs fois l'espérance, ce qu'on appelle : les lendemains qui chantent [la Révolution, la France Insoumise, le cognitivisme, etc.], mener les gens que j'estimais autant que je vous estime, au suicide <sup>5</sup> ». « Les lendemains qui chantent », c'est l'aveuglement d'Aragon, c'est le stalinisme. Aragon savait très bien, notamment par Gorki, les crimes du stalinisme, et que son beau-frère avait été exécuté, et pourtant, comme par hasard, il arrive en retard et après la mort de Gorki. « Les lendemains qui chantent » conduisent au suicide, et c'est pour cela que Lacan répond : n'espérez rien, parce que si vous êtes animé par l'espoir...

**M. C.** — C'est un éclairage lacanien sur la politique.

**Ph. D. G.** — Oui, et c'est en cela très important. Lacan ne dit pas cela à la cantonade, il s'adresse à J.-A. Miller. Il nous prend à témoin, puisque c'est à la télévision et que nous tous sommes lecteurs ou auditeurs de cette émission, mais c'est au sujet-JAM qu'il dit de ne rien espérer du mouvement révolutionnaire de 68, et de venir plutôt vers l'analyse.

**M. C.** — Rappeler cela ne donne-t-il pas une autre perspective à la lecture de l'acte de J.-A. Miller, au moment où le parti de Marine Le Pen était bien parti pour remporter les élections ?

**Ph. D. G.** — De ce moment, je considère pour ma part que c'était une situation qu'on appelle « un état d'urgence », autrement dit une situation d'exception, comme on peut dire que les Jacobins se trouvèrent confrontés à une situation d'exception après la fuite à Varennes et la trahison de Louis XVI. Quelque chose fait que le discours courant ne peut plus tenir, et chacun est convoqué en tant que sujet à se positionner par rapport à quelque chose où la loi défaille. Il y a « une nécessité de réinvention », pour reprendre la formule de Lacan quand il s'adresse à François Regnault et J.-A. Miller dans ce texte extraordinaire « Vos paroles m'ont frappé <sup>6</sup> ». Si dans le cours de l'Histoire tout est régi par la répétition, il y a des espaces de création possible. Ce moment de mobilisation contre l'élection possible de Marine Le Pen est pour moi un état d'urgence, un moment d'exception...

**M. C.** — Sans espoir ?

**Ph. D. G.** — Sans espoir qui dise une suite au titre de notre position d'analyste. Autant je suis convaincu qu'en tant que citoyen nous avons à nous mobiliser pour des combats citoyens, autant

---

<sup>5</sup> Lacan J., « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 542.

<sup>6</sup> Cf. Regnault F., « Vos paroles m'ont frappé... », *Ornicar ?*, n° 49, été 1998, p. 7.

je pense que ce n'est pas à partir de notre place d'analyste.

**M. C.** — Place ?

**Ph. D. G.** — Notre place en tant qu'analyste. J'ai en tête deux phrases. L'une est de Lacan dans « Lacan pour Vincennes », où il dit que le discours analytique *exclut la domination, n'enseigne rien, n'a rien d'universel*<sup>7</sup>. L'autre est issue de « Télévision », lorsqu'il dit à J.-A. Miller : « le discours analytique exclut le vous »<sup>8</sup>. Donc le seul espoir que vous, J.-A. Miller, vous avez – mais on le prend pour nous car cela nous touche aussi –, c'est de « tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet »<sup>9</sup>. En tant qu'analyste, la seule chose qu'on peut dire aujourd'hui à nos camarades socialistes découragés, ou mélenchonnistes c'est celle-ci : le seul espoir que vous avez c'est de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes le sujet. Le reste, ce sont des engagements, qui ont toute légitimité en tant que citoyens, mais le discours analytique ne peut rien pour cela, car ils relèvent du champ du discours du maître. C'est la politique comme discours du maître.

**M. C.** — Pourquoi cela vous touche particulièrement ?

**Ph. D. G.** — Longtemps, j'ai fait un Séminaire à Nice, où j'ai beaucoup travaillé sur l'éthique de la psychanalyse. J'ai essayé d'éclairer et de témoigner de la possibilité d'une éthique sans espoir. Le premier soir où j'en ai parlé, j'ai constaté des effets extraordinaires : quand on a eu fini, les portes du lieu étaient fermées et il y a eu un moment de panique. C'est-à-dire que le fait d'assumer une position sans espoir a eu un effet de panique sur l'auditoire. Je pense que c'est très difficile à entendre, que cela n'est possible qu'au cours ou au décours de nos cures. Effectivement, on peut ne pas attendre l'espérance, la charité et la foi. Mais nous pouvons être animés par quelque chose où l'espoir n'est pas de mise mais où pourtant on décide d'agir. C'est la leçon de Lacan. Il dissout son École, et ensuite il parraine la création de l'École de la Cause freudienne ; des choses se déroulent auxquelles il donne son aval et nous sommes là pour témoigner que cela a été fécond, d'autant plus qu'il n'était animé ni d'un espoir de faire groupe, ni de faire masse, ni de révolutionner la société.

**M. C.** — Que dire alors des forums qu'on pourrait dire républicains organisés à Paris par J.-A. Miller et Bernard-Henri Lévy sous l'impulsion de l'acte du psychanalyste-JAM dans un état d'urgence ?

**Ph. D. G.** — Je ne crois pas qu'il était analyste, je crois qu'il était analysant. Je crois que c'est le sujet-JAM.

**M. C.** — N'a-t-il pas interprété les politiques et porté à ce que soit aperçu que dans leurs discours et conversations ils avaient participé au fait de faire de ce parti de la haine un parti comme les autres ?

**Ph. D. G.** — Tout le monde a participé à cela. Le débat présidentiel a montré que c'était acquis. Madame Le Pen est arrivée à imposer d'être présente dans un débat avec les autres candidats et au deuxième tour il n'a pas été possible de faire autrement que d'assister à un débat entre les deux candidats qui, heureusement, contrairement à ce qu'elle attendait, a tourné à l'avantage de l'autre. Mais je crois qu'elle a gagné. J.-A. Miller cite d'ailleurs la phrase de Lacan qui dit que

---

<sup>7</sup> Cf. Lacan J., « Lacan pour Vincennes », *Ornicar ?*, n°17 / 18, 1979, p. 278.

<sup>8</sup> Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 543.

<sup>9</sup> *Ibid.*

le discours du maître règne déjà avant même que les signifiants ne passent. La lepénisation de la France est acquise, c'est-à-dire que les thèmes lepénistes ont infiltré les discours des uns et des autres. Marine Le Pen dit par exemple, le soir du débat : « Je suis arrivée à convaincre Mélenchon. Mélenchon dit “je veux défendre les français” donc j’ai convaincu Mélenchon ». On constate cette capacité à tout reprendre à son compte et à dire que les signifiants-maîtres de l’extrême droite ont gagné la société. Ce n’est pas nouveau, c’est arrivé à d’autres époques, parce que cela fait partie d’une tradition française, celle qui va de la troisième République naissante jusqu’à l’occupation allemande et où une frange de la droite est nationaliste, populiste et qui effectivement peut convaincre. Ils y sont arrivés beaucoup plus dans les années vingt qu’aujourd’hui. À l’époque, l’antisémitisme était banalisé d’une façon extrême. Quand j’étais enfant, pendant la guerre d’Algérie, la haine des arabes était diffuse dans la société d’une façon incroyable ! En Algérie, où la Guerre était active, la haine était tout à fait extrême. Mais sur le continent c’était pareil, les gens pouvaient très bien dire « un bon arabe est un arabe mort ». Aujourd’hui, nous n’en sommes pas à un point aussi extrême, mais la lepénisation a gagné les esprits.

**M. C.** — La lepénisation des discours.

**Ph. D. G.** — Oui, des discours. Évidemment, je ne crois pas qu’on puisse convaincre des gens qui sont gagnés par le lepénisme, comme je ne crois pas qu’on arrive tellement à convaincre les gens de la France Insoumise, pour qui voter Macron ou Le Pen c’était « bonnet blanc ou blanc bonnet ». C’est le vieux discours des cocos, le vieux discours qui régnait avant-guerre et de tout temps, émanant de l’extrême gauche française et consistant à mettre dans le même panier les sociaux-démocrates (à une époque Léon Blum et Hitler, par exemple). C’est précisément là qu’ils sont gagnés par le lepénisme. C’est-à-dire que quand ils disent que Macron et Le Pen c’est pareil, qu’ils ne peuvent pas choisir entre les deux, ils sont gagnés par la banalisation de Le Pen. Ils reconnaissent que Le Pen, c’est pareil que quelqu’un qu’ils critiquent comme étant un agent de la finance, ou un européiste – peu importe.

**M. C.** — La dérive est là.

**Ph. D. G.** — Cette lepénisation marche fort, et je regrette que, parfois, nous soyons complaisants avec des gens dont le discours est lepénisant. Je vise Alain Finkielkraut qui, à l’heure actuelle, diffuse dans les milieux intellectuels un discours qui fait penser qu’il y a des français « de souche » – souvenons-nous de son éloge de Renault Camus –, que des gens comme lui issus d’une certaine immigration qui a moins d’un siècle ont peut-être pu s’intégrer, mais qu’aujourd’hui les jeunes qui sont issus de l’immigration musulmane et arabe ne le pourraient pas ! Des gens comme lui sont des agents de la lepénisation, et on a vraiment tort de ne pas les prendre pour cibles principales... Pas en essayant de les convaincre, mais en les tapant – et pas pour leur faire la bise après.

**M. C.** — Et alors, pour ta position d’analyste, quelle incidence a eue cette phrase de Lacan que tu as choisie ?

**Ph. D. G.** — Elle m’a accompagné dans ma cure. Disons que mon enfance a plutôt été marquée par les vertus fondatrices de la religion catholique, donc la charité, l’espérance et la foi. Quand j’ai rompu avec cette origine-là, j’ai comme beaucoup, dans les années soixante et soixante-dix, voulu croire – je ne sais pas si j’y ai cru vraiment –, aux lendemains qui chantent, c’est-à-dire au paradis sur Terre. J’ai déchanté, et je dois dire que mes cures ont plutôt été un traitement

de la question du désespoir.

**M. C.** — Tu as traité le désespoir par une éthique sans espoir.

**Ph. D. G.** — La question est là en effet : pour traiter le désespoir, faut-il inventer un nouvel espoir ou faut-il inventer une éthique sans espoir ? Alors, je n'endoctrine pas mes analysants pour leur dire qu'ils ne doivent rien espérer, mais je suis plus sensible aux solutions qu'ils peuvent inventer sans se nourrir d'illusions, puisque l'espoir est une illusion, qu'aux flambées qu'ils peuvent avoir pour des espoirs qui s'avèrent fallacieux après coup. L'érosion des idéaux dans l'analyse, c'est aussi l'érosion des espoirs communs.

**M. C.** — Et la fin de la cure ?

**Ph. D. G.** — Pas d'espoir non plus.

**M. C.** — Si Lacan souligne un accès dépressif, les témoignages des passeurs contemporains sont plutôt joyeux, non ? Alors comment faire la différence avec un *sans espoir* ?

**Ph. D. G.** — C'est un espoir qui repose sur une réduction.

**M. C.** — Et qui a un effet joyeux, non ?

**Ph. D. G.** — Je pense au « à l'arrache », thème de Véronique Voruz<sup>10</sup>. Il me semble que ce genre de conclusions de passe, ce n'est pas un « je vais vers un horizon radieux », ce n'est pas « le soleil se lève à l'Est », c'est « je me suis dépouillé d'un certain nombre de choses qui m'entravaient, et donc je peux vivre avec mon *sinthome* ».

**M. C.** — Vivre avec sa discordance sans espoir miraculeux que cela ne disparaisse.

**Ph. D. G.** — Pas une pacification de la pulsion : il restera de toute façon un discord. Freud disait d'ailleurs qu'il y a dans cette démarche quelque chose de très anti-narcissique qui explique l'opposition et la résistance contre la psychanalyse. Le discours analytique « exclut la domination<sup>11</sup> » dit Lacan. Pas de place dominante possible, puisque l'on dit que « c'est au un par un ». On obtient d'une cure une réduction où se dégage une manière d'être, un style de vie mais qui est quelque chose qui est tout à fait infinitésimal, qui en tout cas n'éclaire personne d'autre que soi-même. Ce n'est pas avec cela qu'on fait des mouvements de foule ! Contrairement à ce que l'on tend à dire parfois, ne perdons pas de vue que l'analyse ne s'adresse qu'à quelques-uns qui, plutôt que de se raconter des histoires, acceptent le côté aride de notre vérité.

**M. C.** — Merci Philippe.

---

<sup>10</sup> Voruz V., « Se séparer sans s'arracher », *La Cause du désir*, n° 92, avril 2016, p. 169.

<sup>11</sup> Lacan J., « Lacan pour Vincennes », *Ornicar ?*, *op. cit.*, p. 279.